

pleine possession du génie des langues algonquine et iroquoise ; et dépassa tout ceux qui l'avaient précédé dans la même voie.

Cette science allait servir la cause de la religion. C'était l'époque où Ernest Renan exécutait ces prodigieux tours de passe-passe, qui ravirent, en France et à l'étranger, les applaudissements du public qui lit et qui s'amuse ; ou, pour employer le mot que M. Brunetière lui applique *dansait et faisait rire* : *Saltavit et placuit*. Renan enivré par l'harmonie de ses phrases et plus encore par l'engouement universel qu'il provoquait, ne doutant plus, d'ailleurs, que sa science ne s'étendit même à ce qu'il ne savait pas, avait avancé qu'entre les Peaux-Rouges et la race civilisée il y a toujours eu une différence irréductible. De là, à nier la possibilité de tout rapprochement entre les idiomes américaines et ceux de l'ancien-monde, il n'y a qu'un pas : il fut franchi dans l'*Histoire générale du système comparé des langues sémitiques*. Dans quel but ? on le devine aisément. Renan voulait arriver, par une déduction logique, à rejeter le fait important de l'unité de la race humaine et l'origine de la diversité des langues à la Tour de Babel. Une fois de plus, s'inscrire en faux contre l'Écriture, et se payer la fantaisie de traiter ses récits de rêveries ou de mythes, quelle bonne aubaine ! quel triomphe !

M. Cuq, bien que sa modestie l'inclinât au silence, pensa qu'il était de son devoir de répondre ; d'ailleurs, des encouragements, qui pour lui étaient des ordres, lui venaient de Paris. M. Le Hir, professeur à Saint-Sulpice et maître de Renan, orientaliste le plus distingué d'alors, sans en excepter Renan lui-même, le pressait de réfuter les erreurs sur les langues sauvages où était tombé l'auteur de l'*Histoire générale*. M. Cuq fit alors paraître, dans le *Journal de l'Instruction publique du Canada*, une série d'articles, bientôt réunis sous ce titre : *Jugement erroné de M. Ernest Renan sur quelques langues sauvages de l'Amérique*. Cet ouvrage, peu étendu, mais substantiel, attira l'attention des savants de France et des États-Unis. Le rédacteur d'une revue linguistique de Paris, après un éloge sans réserve des articles parus (éloge d'autant plus sincère qu'il s'adressait à un auteur anonyme) suppliait le savant linguiste « de ne pas se borner à ce qu'il avait publié jusque-là, mais à donner à ses compatriotes et au monde savant tout entier, une étude complète et approfondie des langues indiennes... C'est un service, ajoutait-il, que la science, la vérité et la religion attendent de son dévouement et de ses lumières. »

M. Cuq ne put résister à de si puissants motifs, et peu après